

2 – 2. Retour sur le voyage (jusqu'au débarquement à l'Île de France)

Peut-être notre lecteur devrait-il commencer par-là. Nous n'oublierons pas, au cours de ce « résumé », que c'est à Jeanne Barret que nous pensons, à ce qu'elle a vu, découvert, subi... sous ses habits d'homme bien évidemment censé être viril et insensible ! Elle sait – elle l'a dit à Bougainville – qu'elle part pour le tour du monde. Mais à quoi s'attend-elle ? Qu'a pu lui en dire, dans sa fougue de naturaliste, Commerson dans le petit appartement de la rue des Boulangers ? Peut-elle-même supposer ce qu'elle va vivre ? Comprend-elle – elle, la terrienne – ce qu'est le quotidien à bord d'un navire de la Royale ?

Frégate La Boudeuse : 40,60 mètres de long, 10,50 mètres de large, 5 mètres de creux plus 5 mètres de tirant d'eau. 211 hommes à bord (12 officiers-majors, 3 volontaires, 47 officiers marinières, divers surnuméraires, 99 matelots, 25 soldats, musiciens, domestiques...). Un entrepont qui sert de dortoir et lieu de vie aux matelots.

Flûte L'Etoile : 33,80 mètres de long, 9 mètres de large, 4,20 mètres de creux. 117 hommes à bord (12 officiers-majors et passagers, 29 officiers marinières, 56 matelots, 14 mousses, 6 domestiques (dans lesquels figure Baré)). L'Etoile est le navire de charge, ravitailleur de toute l'expédition, c'est-à-dire qu'on trouve à bord tous les stocks d'eau, de vivres, et la viande fraîche, ce qui explique son moindre nombre de membres d'équipage. Quand nous disons « viande fraîche » nous voulons dire chèvres, moutons, cochons, volailles, tout cela bien vivants jusqu'à ce qu'on les trucidé.

Commerson se targue d'être bien logé sur l'Etoile en raison de son important fournil. Le commandant La Girodais lui a fourni son propre appartement. Philibert Commerson et le pseudo Jean Baré ont donc effectivement de l'espace, espace qui sera certainement vite « mangé », dès les premières escales, par les séchages de plantes et d'animaux.

Toujours grâce à l'ouvrage d'Etienne Taillemite : « *Bougainville et ses compagnons autour du monde* », 1977 - Imprimerie Nationale, nous nous aiderons des « journaux de bord » pour relater les événements du voyage, utilisant celui du chirurgien Vivez (voir « Les témoignages ») pour les premiers mois, l'Etoile ayant quitté la France bien après la Boudeuse et ne l'ayant retrouvée qu'à Rio de Janeiro. Son armement se termine en décembre 1766, le 9 janvier 1767 on passe l'équipage en revue pour lever l'ancre trois semaines plus tard.

L'Etoile essuie une forte mer dès le départ de Rochefort. « *Le premier février, nous appareillâmes. [...] Notre encombrement était tel que nous n'avions nulle place pour les hamacs de notre équipage qui couche sur les câbles, entre les ponts ; vingt-deux barriques d'eau sur le pont et une quantité de bois jusque sur la dunette... Enfin, nous étions tellement chargés et encombrés que les officiers et connaisseurs à Rochefort nous annoncèrent beaucoup de danger si nous venions à recevoir un coup de vent... ce que nous fûmes à même de vérifier dès le lendemain de notre départ... Nous*

fûmes salués par un coup de vent de sud-ouest de vingt-deux jours, assez fort et opiniâtre dont nous passâmes la majeure partie en capeyant... »

On l'a dit, Philibert et Jeanne sont tous deux saisis par le mal de mer et restent confinés dans leur « appartement ». Le mauvais temps a de fâcheuses conséquences : *« Nous perdîmes tous nos bestiaux et partie des volailles. Le bâtiment souffrit aussi beaucoup quoique possédant d'excellentes qualités... »* Retour du beau temps. Passage vers les Canaries. *« Nous rencontrâmes beaucoup de requins... qui ne nous quittèrent qu'au cap Frio. On en harponna plusieurs et l'équipage en mangea quelques-uns tout petits.*

Nous demandons la bienveillance du lecteur pour ces « anecdotes », mais nous en recopions certaines, persuadés que ces scènes furent livrées au regard neuf de Jeanne et à ce titre participèrent à ses découvertes de novice.

22 mars, c'est le passage de la Ligne, et le fameux baptême dont on lira avec intérêt la version Commerson (*). Vivès le raconte lui aussi avec force détails et ajoute « mystérieusement » ce paragraphe que nous recopions sans commentaire, vu qu'il n'y avait pas de femmes à bord ! *« Les dames n'en sont pas exemptes, mais leur baptême qui se fait le premier est avec toute la décence et l'honnêteté que mérite le beau sexe. Nous nous faisons un devoir de leur adoucir et même de leur rendre agréable... »*

Le continent américain :

29 avril, arrivée à la Rivière de la Platte. *« Le navire faisant beaucoup d'eau, tous nos bestiaux morts, l'équipage fatigué de coucher sur les câbles, à la veille de la disette d'eau, beaucoup de scorbutiques, nous réussîmes enfin à relâcher à Montevideo... »* Gros travail de remise en état du navire. Le 18 mai, arrivée des deux frégates espagnoles qui ont escorté Bougainville jusqu'aux Malouines, elles apportent un mot du chef de l'expédition, donné un peu au hasard : *« Il nous ordonnait d'aller à Rio de Janeiro où il nous attendrait deux mois. »* Vivès détaille longuement les mœurs des gens de la contrée, nous recopions, subjectivement, un petit florilège : *« Les habitants sont fort polis dans ce petit endroit, aimant beaucoup le Français, car l'on ne peut mieux y être reçu que nous l'avons été, fêtés tous les jours, partout avec un nouveau goût où l'agréable et la dépense n'étaient nullement économisés... Les femmes aiment beaucoup l'étranger, particulièrement le Français... parfois infidèles à leurs maris mais rarement à leurs amants... La plupart des femmes s'habillent à la française, coiffées en cheveux, le toupet frisé, avec une seule aigrette... un peu excitées à la coquetterie, sans rien négliger de ce qui peut fixer les rayons visuels de leurs courtisans... Elles ne se donnent d'autres occupations que leur devoir de chrétienne, l'après-midi faire la sieste, prendre le maté et le chocolat ; elles ne sont visibles qu'après toutes ces opérations, encore faut-il bien observer qu'il n'y ait pas de sandales de moine à la porte, auquel cas il faut bien se donner garde d'entrer. » « Les hommes y font comme partout de bons et mauvais mariages et sont dans le général extrêmement jaloux. »*

Vous l'avez compris, la halte (un mois) a été fort agréable. D'ailleurs Commerson lui-même eut bien du mal à s'arracher aux charmes du lieu : « *Si je n'étais attaché à ma patrie, à mes devoirs, je ferais ma fortune ici dans moins de trois ans. Une consultation m'a été payée trente piastres (et une piastre vaut cinq livres cinq sous de notre monnaie). J'ai eu la table du gouverneur tout le temps que j'ai été à terre, et aujourd'hui que se sont faits nos adieux, on a manqué à m'étouffer d'embrassements et de regrets* » (Lettre au curé Beau, 28 mai 1767). Rappelons (voir chapitre « Les témoignages ») que c'est à Montevideo que nous voyons Jeanne, pour la première fois, bâchée comme une mule et accompagnant Commerson dans ses herborisations, que c'est là aussi que Saint Germain situe la première identification de son identité. N'oublions pas qu'elle est aux services d'un botaniste et naturaliste obsessionnel. Commerson n'en disconvient pas. Dans la même lettre au curé Beau, il raconte son « travail » au quotidien : « *Je n'ai pas laissé de faire une ample moisson de plantes, d'oiseaux, de poissons, et je voudrais que rien ne pût m'échapper... J'en perds le boire et le manger, et il faut que notre capitaine, mon excellent ami, pousse les attentions au point de ne m'accorder la lumière que jusqu'à minuit, parce qu'il s'est aperçu qu'au détriment de ma santé, je dérobaux presque toute la nuit à mon sommeil pour pouvoir suffire à l'examen de tout ce qui se présente à moi.* »

Mais tout a une fin. Retrouvons Vivès : « *D'après les ordres que nous avons reçus provenant de M. de Bougainville, nous nous mîmes en état de partir de ce pays (malgré la vie agréable que nous y menions) le 28 du mois de mai pour nous rendre à Rio de Janeiro où nous arrivâmes après seize jours d'une heureuse traversée dans laquelle il ne s'est rien passé de remarquable.* »

La vie avait dû être belle pour tout le monde à Montevideo car Vivès signale qu'ils laissèrent à terre dans une dernière escale au bout de la rivière, le 1^{er} juin, « *huit déserteurs* ».

Leur nouvelle escale, Rio, a laissé une autre vision à notre chirurgien qui est impressionné par les ressources et les arrangements du port : « *La nourriture y abonde et à bon marché : viande, poisson, herbage et fruits de toute l'Amérique et partie de ceux de France.* » Mais... « *Il est dommage que cet endroit soit habité par une nation aussi barbare dont la plupart sont noirs et mulâtres, y ayant vingt noirs ou mulâtres pour un blanc.* » Dans une cité où la grande majorité des gens ne sont pas blancs, même ce qui est policé lui paraît douteux. « *Il y a autant d'églises que de quartiers, toutes plus belles les unes que les autres, mais la plupart plaquées d'or, des chapelles à tous les coins de rue où tous les soirs à 9 heures se fait la procession du rosaire... mais le libertinage et les crimes y sont plus fréquents... Les femmes y sont en général d'un teint olivâtre et très désagréable, toujours renfermées, eu égard à la grande jalousie qui règne dans ce pays.* »

C'est à Rio que la Boudeuse avec Bougainville vint les rejoindre le 21 juin. Dorénavant les deux navires de l'expédition vogueront de conserve. Nous utiliserons, désormais, l'un ou l'autre des journaux de bord à notre disposition. Nous passons

rapidement sur les relations défectueuses qu'entretint le vice-roi du lieu avec nos Français, pour retenir que Bougainville, agacé et se sentant peu en sûreté, décida de redescendre à Montevideo. On apprendra que Verron l'astronome et Commerson le naturaliste eurent des difficultés pour se déplacer librement. Les relations étaient si tendues que Bougainville note au 12 juillet : « *Le vice-roi a fait mettre en prison des femmes chez lesquelles allaient nos messieurs.* » Montevideo, c'est l'assurance de bonnes conditions d'hivernage pour attendre la saison favorable à la descente jusqu'au détroit de Magellan. L'expédition lève l'ancre le lundi 13 juillet. Le 31, ils mouillaient de nouveau à la Plata.

Un « coup de tabac » dans la nuit du 18 août, chasse un navire espagnol qui vient éperonner l'Etoile, causant un blessé et de gros dégâts. Il fallut attendre le 26 septembre pour percevoir un nouveau mât de beaupré à installer. Mais dès le 9 août, Bougainville était parti à bord d'une goélette pour Buenos-Aires afin de récupérer des matériaux et remettre en état la Boudeuse. Il emmenait avec lui Commerson (donc très certainement Jeanne Barret) et quand il revint le 23, il note : « *M. de Commerson, venu avec moi à Buenos-Aires, y est resté pour ses observations.* » Les chantiers de radoub de la Boudeuse et surtout de l'Etoile (qu'il faut décharger entièrement pour identifier la fameuse voie d'eau et mettre en carène à Baragan) sont plus importants que prévus, ils sont source de négociations, de frais et de beaucoup de travail. 31 août, nouvel ouragan.

Le 25 août étant la fête de saint Louis, donc celle du roi de France, grandes festivités : « *M. de Bougainville donna en mémoire de St Louis un grand dîner à toutes les dames et à tous les officiers de la garnison de Montevideo, accompagné de plusieurs salves de canons... A nuit fermante, on tira des fusées volantes garnies d'étoiles, de serpenteaux et de pétards avec deux espèces de dauphins ou dragons qui mirent le feu à un soleil qui portait en gros caractères : Au Roi.* » (Journal de Commerson). « *Il y a eu réjouissance toute la nuit* », ajoute Fesche.

C'est pendant cette escale que Bougainville assiste au départ pour la métropole des Français venus des îles Malouines (la partie « officieuse » du voyage de Bougainville (avant de retrouver l'Etoile) ayant été de « remettre » les Malouines aux Espagnols). Ils embarqueront sur la Vénus et quatre autres navires début octobre 1767. C'est à cet embarquement auquel faisait allusion Saint Germain, souhaitant qu'on y adjoigne Jeanne Barret dont on connaissait alors, dit-il, l'identité (voir chapitre « Les témoignages »). Bougainville écrit le 11 septembre : « *J'ai vu tous les Français des Malouines à la Encenada. Tous ont ordre de s'embarquer, état-major et familles. Ils seront entassés dans ces navires déjà trop remplis par les Jésuites. Je ferai à cet égard au général les représentations qu'exige l'humanité.* »

Bougainville ne manque pas non plus de s'associer à toutes les découvertes scientifiques. Du 25 septembre : « *J'ai été aujourd'hui avec M. de Commerson voir des os que l'on nous avait annoncé os de géants. Ils ne sont point os d'hommes... Il paraît que ceux que nous avons vus sont des os d'éléphants.* »

C'est à Buenos-Aires, nous a dit Vivès, que Jeanne Barret a été gravement malade. Dans des « commentaires » postérieurs, certains auteurs ont évoqué un accouchement, une fausse-couche, une maladie infectieuse... Il faut dire que Vivès, dans son propos, est aussi perfidement allusif qu'imprécis. Par ailleurs, on sait que les maladies sont fréquentes parmi les hommes facilement victimes de contagion ou de maux identiques : « *Nous avons eu tout notre équipage attaqué de dysenterie et quelques flux de sang qu'occasionne l'eau de la rivière* », écrit-il le 8 octobre.

Les navires remis en état, il faut songer à repartir. Pour quiconque, comme le prince de Nassau, qui avait loué une maison à la campagne, pris part à des bals, chassé le tigre, le départ a pu être difficile. Mais Vivès n'est pas le dernier à avoir des regrets : « *Nous ne regrettons pas moins les chers habitants de ce petit endroit qui avaient eu la complaisance pendant notre séjour de nous adoucir le temps avec la plus glorieuse générosité.* » Et Commerson ? Voici son avis dans une nouvelle lettre au curé Beau (7 septembre 1767) : « *Je me porte à présent à merveille... Je trouve ici tous les agréments possibles : fêté du vice-roi qui m'a demandé des conseils de santé. Désiré, attiré dans toutes les premières maisons de cette ville, je n'ai d'autre souci que de me dérober à tous les empressements pour vaquer à mes opérations auxquelles je sacrifie toujours toutes autres considérations.* » Incorrigible ! Nous imaginons « Jean Baré », trottant dans l'ombre du grand homme, entrant à sa suite dans les belles villas de Buenos-Aires, coudoyant Bougainville lorsque celui-ci accompagne le naturaliste, courant aux plantes et aux poissons avec la lourde besace aux planches à herbarium, veillant et travaillant dans la cabine à la lueur du lumignon, toujours à disposition du « maître » penché sur ses trouvailles...

L'expédition lève l'ancre le 14 novembre. La « *complaisance* » et la « *générosité* » avaient duré cette fois trois mois et demi.

Le détroit de Magellan :

Le 8 décembre, les deux navires abordent le détroit de Magellan et jettent l'ancre auprès de la terre des Patagons (Baie de la Possession) que la Giraudais a déjà reconnue en 1765. « *Nos chers Patagons parurent fort contents de nous voir, plusieurs, à notre pied à terre, couraient au-devant de nous, les bras tendus... Monsieur de Commerson en embrassa un qui en tressaillit de joie... (Vivès)* » La chose est confirmée par le naturaliste lui-même : « *J'embrassai un de ces Patagons qui était jeune et qui avait une belle physionomie. Il ne me quitta plus et, voyant que je ramassais des plantes, il se mit à cueillir des mêmes pour me les présenter.* » On reconnaît là l'enthousiasme du savant à la quête du « bon sauvage », d'autant plus qu'il peut vérifier de visu que, s'ils sont fort grands (près de 1 m 90 de moyenne) et athlétiques, ce ne sont pas les géants de deux mètres cinquante ou trois mètres que des légendes tenaces font courir en France métropolitaine et dont il a peut-être entretenu Jeanne. « *Ils voulurent changer une de leurs filles de 14 ans à M. Commerson pour une vieille redingote bleue qu'il avait. Il n'accepta pas le change, croyant bien que la fille s'en trouverait mieux. (Vivès)* » « *Les Patagons ont fait à nos messieurs bien des caresses et*

ont paru bien contents de les voir et ont fait entendre qu'ils avaient grande envie d'avoir du tabac à fumer. (Caro) » « Le terrain où nous avons débarqué ressemble absolument à celui des Malouines. M. de Commerson n'a pas laissé que d'y faire une bonne récolte de plantes. (Bougainville) »

Les navires s'engagent dans le détroit, multipliant les haltes et les découvertes. Bougainville recherche les traces qu'il a laissées lors de son voyage de 1765. Il nomme îles et terres au gré de sa fantaisie : « *Vendredi 18. Nous continuons nos travaux. M. Verron a établi ses instruments sur l'îlot que, pour cette raison, je nomme l'îlot de l'Observatoire. M. de Commerson augmente ici ses trésors botaniques et trouve à chaque pas de nouvelles plantes.* » Nous en déduisons que Jeanne n'a pas chômé.

Nous passons sous silence (mais c'est le quotidien harassant des matelots) les manœuvres de voilure, les mesures de fond incessantes qu'il faut effectuer pour se déplacer dans le détroit, la recherche des bons havres pour accoster, la quête d'eau douce et de nourritures fraîches, de bois pour faire le feu. La lecture des journaux de bord est édifiante de ce point de vue. L'expédition atteint la « Boîte à Perruque », (« *une baie toute étroite à une demi-lieue (de la baie Française que Bougainville a visitée en 1765) ... Elle n'est pas plus grande qu'il ne faut pour placer deux bâtiments comme dans un bassin, c'est à cause de cette commodité qu'on lui a donné le nom (Vivès).* »). Commerson ne perd aucune occasion pour herboriser, lisons pour une fois le témoignage du prince de Nassau : « *Je fus un jour avec M. de Commerson... et le chevalier d'Oraison reconnaître l'intérieur des terres. Sans cesse au milieu des bois impénétrables, nous parvînmes avec bien de la peine au haut d'une montagne fort élevée de tous côtés. On ne voyait que des rochers couverts de neige... Nous cueillîmes beaucoup de plantes rares, une, entre autres, avait l'odeur plus agréable que l'héliotrope du Pérou, M. de Commerson lui donna mon nom.* »

Bougainville part en chaloupe explorer l'autre côté du cap Frouard, pointe sud extrême du continent américain. Le 31 décembre, l'expédition double ledit cap. « *Nous sommes ici entre de très hautes montagnes des deux côtés du détroit. (Caro)* ». La seconde partie (janvier 1768) sera plus désagréable. Depuis plusieurs jours le temps s'est mis à la pluie, il ne cessera de se dégrader. 2 janvier : « *M. Verron n'a encore pu faire aucune observation ni de lune ni de planètes, les nuits sont aussi vilaines que les jours. Cependant tous les arbustes et les plantes sont en fleurs, les œufs sont éclos et la verdure assez brillante (Bougainville).* » 6 janvier : « *Il a fait beaucoup de pluie, grêle et neige (Caro).* » 8 janvier : « *Il a tombé quantité de pluie et neige, toutes les montagnes en étaient couvertes. Voilà plus de 18 à 20 jours qu'il fait un temps abominable. Nous sommes cependant dans l'été où nous comptons avoir du beau temps (Caro).* » « *Je crois que c'est ici le plus affreux climat de l'univers. Il est bien digne de sa réputation (Bougainville).* » 12 janvier : « *La pluie est presque continuelle. Un autre fléau nous mine. Les rats consomment autant qu'un cinquième de l'équipage. L'Etoile est infectée de la même plaie (Bougainville).* » Dans ces conditions, les deux navires ne progressent pas, d'autant qu'ils sont dans des passes inconnues. Bougainville peste contre la Boudeuse beaucoup moins maniable que l'Etoile. 22

janvier : « A 2 heures cet après-midi, les vents ont sauté au S.S.O. avec une telle force qu'il était impossible de se tenir le visage au vent. La grêle accompagnait cet ouragan le plus furieux que j'aie ressenti de ma vie (Bougainville). » Et Caro d'ajouter : « Il y en avait plus de quatre pouces d'épaisseur sur le pont. Il faisait un froid du diable. » La santé des marins est mise en péril : « Le froid qu'il faisait dans cette partie nous aiguissait vivement l'appétit, il n'y avait pas un seul matelot qui n'eut deux fois sa ration ordinaire, laquelle souvent ne suffisait pas. Il fallait même avoir attention de ne jamais descendre à terre sans biscuits. Nous avons eu plusieurs de nos gens atteints de la fringale, lesquels tombaient comme la foudre sans connaissance. (Vivès) » Ajoutons à ces données qu'en janvier austral, et sous ces latitudes, « il n'y a que deux heures de nuit dans cet endroit au milieu de l'été où nous sommes. (Vivès) »

Mais soudainement, les vents deviennent favorables. Les deux navires avancent à toutes voiles. « Après avoir essuyé des temps constamment mauvais et contraires, trente-six heures d'un bon vent tel que nous n'eussions osé l'espérer ont suffi à nous mener dans la mer Pacifique (Bougainville in « Voyage... ») ». Nos voyageurs ont le loisir d'observer au passage la Désolation du Sud que décrit ainsi M. de Nassau : « Les terres des deux côtés... offrent le spectacle le plus affreux qu'une imagination vive puisse se représenter. Des rochers accores et stériles se perdent dans les nues. La terre ne produit qu'une faible mousse qu'entretient la fraîcheur des neiges ; des monceaux énormes de glaces bleues qui ne dégèlent jamais et qui croissent chaque année remplissent les gorges et les rendent inhabitables. On n'y voit ni homme ni animaux d'aucune espèce... »

Le 26 janvier ils arrivent dans le Pacifique, il leur a fallu, pour franchir le détroit dans sa totalité, 51 jours. Magellan en avait mis 27.

Le lendemain, Caro note dans son journal : « Hier au soir, à la prière, l'on a chanté le Te Deum pour remercier le Seigneur de nous avoir fait passer le détroit de Magellan sans aucun accident et bien heureusement. »

Philibert Commerson n'est pas sorti indemne du « régime » auquel ils ont été soumis. Il écrira plus tard au curé Beau (6 septembre 1769) : « J'eus beaucoup à souffrir dans le Déroit de Magellan. Et les meilleures fourrures ne m'y garantirent pas d'un violent rhumatisme qui m'a tourmenté jusqu'à ce que nous eussions gagné de bonnes latitudes dans Les mers du Sud. » Vivès qui fait le bilan médical de la traversée du détroit est assez satisfait, aux maux de gorge près, de l'état des troupes.

L'Océan Pacifique et ses tourments :

L'entame du Pacifique offre peu de commentaires, peut-être celui-ci du 18 février : « Depuis la sortie du déroit on a pris plus de 200 rats. Je fais donner 3 sols pour chacun de ceux qu'on prend. Depuis le 14, nous continuons à prendre assez de poissons pour en donner au moins au tiers de l'équipage. (Bougainville) ». Mais les jours passent sans escale possible, et cela pose bientôt problème. Heureusement, sur la Boudeuse, on a embarqué une toute nouvelle machine à dessaler l'eau de mer.

« Nous manquions d'eau et chacun fut réduit à en avoir une ration fort médiocre. On dessala de l'eau de mer avec la cucurbité de M. Poissonnier. L'eau en était belle. Manquant de vivres frais, nous avons plusieurs matelots atteints du scorbut. (Nassau-Siegen) » Bougainville fait noter scrupuleusement la production d'eau de la machine, 130 à 140 pots par jour. Le 10 mars, il monte à bord de l'Etoile pour récupérer des vivres : *« J'ai eu la satisfaction de trouver tout dans le meilleur état possible. Il n'y a pas un seul malade. J'ai tiré de l'Etoile 12 couaros de farine, un quart de pois et du charbon pour continuer les opérations de la cucurbité interrompues depuis trois jours. »* Voilà l'expédition au cœur de l'archipel des Tuamotou. Navigation difficile, sondages permanents, vents changeants, pas d'accostage possible... Bougainville écrit, le 29 mars : *« Cette mer du sud ne nous est pas favorable, presque toujours calme ou pluie et vent debout. Gare le scorbut, plusieurs de nos gens en sont menacés. »* Vivès et Duclos-Guyot signalent tous deux l'apparition, le 30 mars, d'un poisson étrange et gigantesque (12 pieds, près de quatre mètres) en longueur comme en largeur (*« les matelots lui donnent le nom de diable »*), c'était visiblement une raie manta.

Le 2 avril, le découragement commence à se faire sentir et le ton de Vivès frôle le pathétique : *« Nous avons grand besoin de trouver une relâche salutaire pour procurer des rafraîchissements et du repos à nos gens que les forces et le courage abandonnent presque entièrement. Nous sommes depuis quatre mois sans interruption à la dure nourriture de salaison, à la boisson d'eau puante et pourrie du détroit de Magellan, nos gens à la ration d'eau de vie, un seul repas de vin. Les grandes pluies que nous avons depuis longtemps ont donné beaucoup de malades, vingt scorbutiques arrêtés et les autres affectés. »* Et d'ajouter : *« Notre nourriture à l'état-major... pas plus engageante, si on se rappelle qu'un coup de vent reçu à notre départ de Montevideo nous avait détruit tous nos bestiaux et partie de nos volailles. »*

Le 3 avril, ils sont proches, sans le savoir, de Tahiti, que Caro, en bon marin, identifie immédiatement comme une île conséquente : *« Je la crois aussi haute que l'île de Bourbon »*. Les pirogues à balancier s'approchent des deux navires. Nassau-Siegen raconte : *« Les Indiens sans armes portaient des branches de bananiers qu'ils nous présentèrent. Un Indien ne pouvant gagner notre frégate qui marchait trop vite, accosta l'Etoile et se jeta dedans avec un empressement incroyable, renvoya sa pirogue et fit entendre qu'il voulait rester avec les étrangers. »* Ce « chef » intrépide, c'est Poutavéri.

Le séjour à Tahiti – la Nouvelle-Cythère, comme ils diront tous – a été longuement raconté, commenté, enjolivé ou dénigré ; on a si souvent réduit le voyage de Bougainville à ce seul épisode, que nous ne nous focaliserons pas sur lui. Quant à Poutavéry, on comprendra mieux son enthousiasme quand il a découvert Jeanne, en lisant le récit éclairant de ses premières heures à bord de l'Etoile, narrées par Caro : *« Ils paraissent assez affables et je crois qu'ils ne sont point jaloux. Tous les hommes qui sont dans les pirogues nous demandent tous des femmes. Notre pensionnaire (Poutavéry) paraît en avoir grande envie, il regarde tout le monde pour voir s'il ne trouverait point de femme... »*

On ne leur a donné que neuf jours dans l'île. Ce sera pourtant suffisant pour faire le plein d'eau douce, charger des fruits, acheter (troquer) des volailles et des petits cochons (800 têtes de volailles et 150 cochons), attraper des maladies vénériennes... et démasquer Jeanne Barret. L'effervescence des rencontres, les négociations pour s'installer, en journée seulement, les multiples incidents, les tractations, la mort de plusieurs indigènes abattus au fusil, l'obligation de confiner Jeanne à bord, tout cela a dû compliquer la vie de Commerson dont Bougainville nous dit seulement le 11 avril : « *M. de Commerson a commencé à herboriser cet après-midi. Il trouve ici la botanique des Indes.* » Poutavéry (alias Aotourou) ne quittera l'Etoile que le 10 avril, au grand soulagement de Caro : « *Notre sauvage pensionnaire s'en est allé... Nous en sommes bien aise... Il est aussi grand coquin que les autres sauvages.* » Le journal de Fesche, que nous avons peu cité, est remarquable de détails sur le séjour au quotidien des gens de l'expédition. Après avoir abandonné sept ancres (!) dont les câbles ont été coupés par le corail, les deux navires quittent le mouillage de Tahiti le vendredi 15 avril. C'est alors qu'ils sont sous voiles qu'une pirogue les aborde. « *Le cacique est venu à bord nous faire ses adieux... et il nous amené un de ses Indiens, nous priant de le prendre avec nous et de le lui ramener.* » C'est Poutavéry que Bougainville baptise illico Louis. Et Fesche a tiré de cet embarquement un texte quasi prémonitoire : « *Je crois très fort que ce pauvre misérable se repentira longtemps de la sottise qu'il a faite, car je regarde comme impossible son retour dans sa patrie ; heureux si le chagrin de rester longtemps à la mer ne le prive pas du plaisir momentané qu'il aura de voir la France.* »

Le malheureux Labarre, l'armurier, et peut-être quelques autres, auront eu leur séjour à Tahiti gâché par la faute de Jeanne. Tous les indigènes mâles de Tahiti sont à la recherche de bonnes fortunes féminines nouvelles et, nous dit Vivès, « *les Français qui avaient le visage efféminé étaient continuellement tourmentés par les Sauvages qui les suivaient partout et les saisissaient s'ils ne leur procuraient des certificats de son sexe. Ils devaient cette persécution au domestique déguisé dont j'ai fait l'histoire, ce qui fit croire aux sauvages que tous ceux à qui ils trouvaient quelque peu de ressemblance pouvaient en être.* »

Vivès qui n'oublie pas qu'il s'y connaît en médecine, fait rapidement l'état des lieux : « *Les délices que nous avons goûté dans cette île, la beauté et facilité accessible du sexe, lui a fait donner le nom de Nouvelle-Cythère. Je lui approuverais avec plus de plaisir ce nom si les maux vénériens n'y étaient pas communs... Il paraît certain qu'ils règnent dans ce pays depuis quelque temps... Poutavéry en était honnêtement affligé, ce qu'il nous montra peu de jour après être à bord, qu'il nous fit entendre qu'on guérissait dans son pays avec des simples. Nous en eûmes une recrue d'une douzaine à notre bord et d'une vingtaine à bord de la Boudeuse quoique nous n'y restâmes que huit jours.* »

C'est donc plutôt précipitamment que l'expédition a quitté Tahiti, île alors sans agrumes. L'escale aura été trop brève pour « retaper » entièrement les malades, et la route vers la Nouvelle-Guinée va très vite confronter les équipages de nouveau au scorbut.

Le 19 avril, se situe un incident. Bougainville, malade, demande à ce que Commerson vienne à bord de la Boudeuse pour consultation. Celui-ci se blesse à la jambe lors du transbordement. Voilà ce qu'écrira plus loin « notre » naturaliste dans son journal : « *Ce fut ce même jour que le Sieur Vivès m'empoisonna la plaie de ma jambe qui était comme guérie et m'y fit revenir une plaie qui dura 2 à 3 mois encore.* » Preuve établie que les relations entre le naturaliste et le chirurgien n'étaient pas bonnes ! Affabulation ? Paranoïa ?

Début mai, passage près des Samoa. Bougainville note, le 5 : « *On ne se figure pas avec quels soins et quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacés de tous les côtés de la rencontre inopinée de terres et d'écueils, inquiétudes encore plus vives pendant les longues nuits de la zone torride, le besoin de vivres, la disette d'eau, la nécessité de profiter du vent lorsqu'il daigne souffler, ne permettant pas de passer en panne le temps des ténèbres.* »

Le 7 mai, « *M. de Bougainville fut à bord de l'Etoile* », nous dit Fesche. Pourtant, il attendra sa visite du 27 mai pour interroger Jeanne Barret, comme s'il ignorait à cette date les incidents de Tahiti. On peut en douter, ou alors c'est qu'il considérait avoir des problèmes plus importants à régler.

Le 14 mai, Bougainville observe : « *Il ne nous reste plus de rafraichissements que pour les malades. Le bois va nous manquer, plusieurs officiers ont les gencives marquées par le scorbut.* » Le 23, il mouille au large d'une île où les hommes peuvent couper du bois et charger quelques vivres. Le 28, lendemain donc de son interrogatoire de Jeanne à bord de l'Etoile : « *L'état et la qualité de nos vivres exigent que nous arrivions à quelque établissement européen. Nous sommes depuis longtemps à la même nourriture que l'équipage. Il nous reste que peu de volailles réservées pour les malades et trois dindes qui nous feront trois dimanches. Aujourd'hui nous en mangeons une à midi et c'est pour nous une grande réjouissance. Ces grosses fèves, dites gourganes, le lard et le bœuf salé depuis près de trois ans, fournissent des repas si tristes !* »

La vigilance des marins détecte des brisants et évite un échouage dramatique, c'est en fait la grande barrière de corail qu'il leur faut contourner par des manœuvres incessantes et fort mauvais temps. Le 7 juin, Bougainville : « *Je n'ai plus de pain que pour trois mois au plus, du bois et de l'eau à peine pour un mois ; mes équipages à la vérité sont dans un état de santé qui tient du miracle.* » Le 14 juin : « *J'attends un état exact de tout ce qu'il y a de vivres à bord de l'Etoile pour faire sur la ration de l'équipage une réduction cruelle mais indispensable.* » Sur l'Etoile, voici comment Vivès vit la chose : « *La mer a été horrible pendant tout le temps que nous avons été dans cette partie... Notre voie d'eau augmenta à faire pomper deux et trois fois par quart avec de la pluie continuelle sur le corps. Toutes les chaînes, haubans, manœuvres, voiles, etc... rompaient à chaque instant... Notre équipage fut réduit à douze onces de pain frais, trois onces de légumes, trois quarts d'eau et une seule ration d'eau de vie. Nous avons beaucoup de malades parmi lesquels une vingtaine de scorbutiques et rien à leur*

donner que de l'eau de mauvais riz, encore en petite quantité. » C'est vers cette date que Nassau écrit : « Nous, sans autre nourriture depuis longtemps que les mêmes viandes salées de l'équipage, qui étaient pourries, nous mangions avec plaisir des rats. » Repas que confirme avec enthousiasme Saint-Germain : « Je mangeai hier un rat avec le prince de Nassau : nous le trouvâmes excellent, heureux si nous pouvons en avoir souvent sans que d'autres viennent à les trouver bons. » Saint-Germain est le seul qui se montrera acrimonieux envers Bougainville, écrivant le 17 juin : « S'il est dur pour un état-major de se voir réduit aux seuls vivres de l'équipage, cela lui est bien plus sensible lorsqu'il voit le chef ne jamais manger avec eux. » Et il en profite pour détailler les petits avantages que s'octroie Bougainville : « Accoutumé au chocolat à l'orgeat, il ne prend que cette nourriture de plus que la nôtre. J'y ajoute le lait d'une chèvre depuis Montevideo, que l'on va tuer aujourd'hui, et les œufs. Mais cette substance, jointe aux autres vivres, rend son état bien différent ; il en a le certificat sur le visage et jouit du meilleur embonpoint qui insulte un peu à la maigreur de nos physionomies. » Le sacrifice de l'animal est confirmé par Bougainville : « Il nous restait une pauvre chèvre, fidèle compagne de nos aventures depuis les îles Malouines où je l'avais prise... Les estomacs affamés ont crié qu'il la fallait tuer... Elle nous a nourri deux jours. » Au 22 juin, il ajoute : « Depuis 10 jours il a été impossible de mettre un canot à la mer, ainsi je ne saurais faire sur la ration un arrangement définitif, n'ayant pas l'état de l'Etoile. J'ai fait passer ce bâtiment à portée de la voix et j'ai ordonné à M. de la Giraudais de se réduire sur le même pied où nous sommes pour le pain, les légumes et l'eau. »

Mers inconnues, vents peu favorables, fonds incertains, sondages incessants, îles nombreuses et inabordables, ils cherchent désespérément une passe pour gagner les « terres des Hollandais ». Le 1^{er} juillet, le canot envoyé en éclaireur repère une anse magnifique et des cocotiers sur la côte, mais quand les navires s'approchent, surgissent des dizaines de pirogues avec des indigènes farouchement belliqueux. « Ils étaient environ 150 à 160 hommes armés... Nous leur fîmes une descente de mousqueterie (Nassau) ». Fusillade nourrie, repli... et Caro philosophe : « Nous nous écartons de notre île et du port où nous eussions été au mieux à passer quelque temps à réparer notre vaisseau qui a grand-besoin ainsi que tout le monde, mais il n'y a plus à y penser... ». Le 7 juillet, enfin un mouillage possible pour les deux navires. C'est la Nouvelle Bretagne. « Le lecteur peut s'imaginer facilement une terre habitée seulement par un bois extraordinairement épais et ne portant aucun fruit, le seul secours se réduit à l'eau et le bois, pas même de poisson. (Vivès) » La halte sera longue (16 jours), pour charger bois et eau, pour réparer les mâts et les vergues qui en ont grand besoin. C'est au cours d'une « opération lessive », on l'a vu, que Jeanne, dépossédée de ses pistolets, sera agressée par les autres domestiques du navire pour « officialiser » la nature de son sexe. Le 13, éclipse du soleil que Verron observe et qui lui permet de confirmer leur position exacte. Le 21, léger tremblement de terre, accompagné d'un petit raz-de-marée. Ils quittent leur mouillage le 24. Pendant plusieurs jours ils seront régulièrement approchés, abordés, ou menacés, ou visités, par des pirogues portant des indigènes. Nos navigateurs ont la gâchette facile et ne prennent pas toujours le temps de vérifier les intentions de leurs visiteurs. Nassau écrit le 2 août : « On me

rapporta avoir vu ce second jour, pendant le feu continuel qu'on faisait sur des malheureux sans défense, un jeune homme nager courageusement à un vieillard, sans doute son père, qui, blessé, se noyait, et être tué au moment où il le sauvait. Des peuples qui se disent policés seront-ils donc toujours plus cruels que ceux que nous appelons sauvages ? »

S'ils ne sont pas encore en situation de disette, ils ne disposent que de nourritures avariées (on peut dire immangeables) et Bougainville écrit le 12 août : « *Le scorbut étend ses ravages. Chaque jour déclare de nouveaux malades. Quelle nourriture, Bon Dieu, est la nôtre ! Du pain gâté et en petite dose et de la viande dont les plus intrépides ne peuvent supporter l'odeur lorsqu'on la dessale. En toute autre circonstance, nos salaisons seraient toutes jetées à la mer.* » Dans le récit du « Voyage », il avait confié : « *Les vivres étaient si pourris et d'une odeur si cadavéreuse, que les moments les plus durs de nos tristes journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces aliments dégoûtants et malsains.* » Le 17, Fesche consigne : « *M. le prince de Nassau, ennuyé de manger de la viande salée, a fait tuer un chien (qu'il avait troqué dans le détroit de Magellan aux sauvages) qu'il a fait servir à table, tous les messieurs en ont mangé et l'ont trouvé excellent. C'est le dernier quadrupède qui restait à bord à l'exception des rats qui se mangent tous les jours...* »

Le 25 août, la fête de saint Louis sera bien différente de celle de 1767 à Montevideo. Fesche se contente de noter : « *Il est d'usage dans tous les vaisseaux de Sa Majesté de donner double ration à l'équipage et se divertir ; nous, loin de donner double ration, ne pouvant donner leur ration simple et manger du misérable lard et bœuf pourri.* » Dégoûtés de cette viande avariée, ils en sont réduits à essayer d'attendrir et de manger les lanières de cuir qui ferment les sacs de farine. Commerson écrira plus tard à son ami Crassous (cité dans « *La Décade philosophique, littéraire & politique* », 30 messidor an VI) depuis l'île de France : « *7 avril 1769 - Le beau voyage ! s'écrie-t-on de toutes parts ! Qu'il y a d'honneur à l'avoir fait ! Oui, sans doute, mais qui peut imaginer ce qu'il en a coûté pour le faire ? Mille écueils affrontés, autant de nuit que de jour ; les aliments les plus infects, les chiens, les rats, les cuirs de nos vaisseaux apprêtés par les mains de la famine qui nous a accablés plusieurs mois, en même temps que la disette d'eau ; le scorbut, la dysenterie moissonnant la fleur de notre troupe ; et ce qui est plus triste encore, un état de défiance et de guerre intestine nous armant les uns contre les autres...* »

La fin des soucis :

Enfin, le 2 septembre, ils abordent la rade du petit comptoir hollandais de Bourou où Bougainville prétend que le seul envoi d'un émissaire suffit à leur concilier les bonnes grâces du gouverneur de la place. Ce n'est pas tout à fait la version de Vivès : « *Il y eut beaucoup de courriers envoyés de part et d'autre et enfin... M. de Bougainville envoya en dernier ressort... pour faire prévenir qu'il allait descendre avec force en main si c'était nécessaire...* » Et comme le petit comptoir hollandais est peu armé, « *on descendit à terre et on devint ami.* » Le sieur Houdman les reçoit à sa table « *dans une jolie maison*

commodément bâtie pour le climat et où l'on respirait le parfum des fleurs les plus agréables, mais il faudrait avoir vécu quelque temps de rats, de chiens ou de salaisons infectes pour avoir l'idée du plaisir que nous eûmes au souper qu'il donna le jour de notre arrivée. (Nassau) » Pour les matelots, « il est venu de terre la moitié d'un bœuf et quelques poules. On a descendu les scorbutiques qui étaient en état de soutenir la révolution de terre. La nuit a été très belle (Duclos-Guyot). » Bougainville reconnaît que « ce souper a été... un des plus délicieux instants de mes jours », et d'ajouter : « les Hollandais étaient en extase de la voracité avec laquelle nous mangions. » Et Vivès, en médecin du bord : « Comme bien l'on s'imagine, ceux qui avaient soupé à terre en furent quitte la plupart pour une petite indigestion. » Sans vergogne, Bougainville utilise pendant le séjour « les esclaves de la Compagnie » pour recharger en eau et mettre ainsi ses hommes au repos : « Nos gens n'ont d'autre occupation que celle de se promener et de se délasser. Les deux équipages sont à la viande fraîche et leur joie ne peut se dépeindre. »

7 septembre, vivres saines, malades requinqués, bonne humeur retrouvée, pourtant l'escale n'aura duré que cinq jours. Sur les conseils avisés, donnés à Bouro par le capitaine Le Clerc, ils atteignent la pointe de Bouton et la terre de Célèbes. Parages bénis. « C'est un délice que le passage de ce détroit. Tous les matins, nous avons une infinité de pirogues le long du bord, chargées de poules, cabris, cochons, bananes, cocos, patates, giromons, œufs, maïs, des cacatois et perruches, le tout en quantité. On leur troquait le tout pour des mouchoirs rouges, on avait six poules pour un mouchoir. (Vivès) » Le 29, escale à Batavia. Ils y resteront un peu plus de deux semaines. « Il y a dans la ville un très bel hôtel garni où l'on est logé et nourri pour deux risdals par jour... Nous y avons tous pris une chambre. Nous avons aussi loué plusieurs voitures. Elles sont à deux places, traînées par deux chevaux et le prix est de deux piastres par jour. (Bougainville) » La villégiature est agréable mais le climat de Batavia est malsain, Vivès le note avec force : « Voyant que nos gens tombaient malades et que les dysenteries devenaient épidémiques, nous fîmes diligence pour partir. Poutavéri qui avait été dans un si grand enthousiasme pendant son séjour ici, nous pressait lui-même de sortir, disant que ce pays ne valait rien. »

Départ le 16 octobre. Ils sont maintenant dans des mers connues. Caro, marin confirmé, s'en félicite : « Je me regarde comme à la fin du voyage, le restant de ce que nous avons à faire n'est plus que bagatelle en comparaison du passé. » Bougainville veut aller rapidement à l'île de France et décide, le 20, de ne pas attendre l'Etoile. Il entrera au Port-Louis le 8 novembre à cinq heures du soir, l'Etoile arrivera le lendemain vers les mêmes heures. Nous recopions, pris toujours dans son journal, le propos de Bougainville sur Port-Louis : « Le port de l'île de France est dans un très mauvais état, embarrassé de carcasses de navires et s'encomrant tous les jours par les terres que les torrents entraînent avec eux à la mer. Les fortifications sont presque nulles. A la vérité, la Légion est parfaitement bien exercée et tenue, mais elle est peu nombreuse et suffit à peine aux gardes journalières. Il manque aussi dans le port les ouvriers nécessaires pour son service. Il y faudrait au Roi mille noirs de plus. »

La Boudeuse repartit pour la France le 12 décembre, l'Etoile le 31. Bougainville, sur le rôle d'équipage, note les noms des nouveaux arrivants, ceux des sortants, à savoir les morts, les malades débarqués sur l'île, les 23 soldats qui viendront grossir le contingent de l'île, y compris huit déserteurs récupérés à Batavia et aussi « *J'y ai laissé sur la demande de l'Intendant pour le service du Roi dans la colonie, le R.P. Lavaisse, aumônier à bord, Fesche... Verron..., Oury... Oger... de Romainville... Pierre Duclos fils... Commerson des Humberts, naturaliste, et son valet fille en homme.* »

(*) Nous ajoutons ici le récit que Commerson a fait dans son journal (lundi 23 mars 1767) de tout le cérémonial burlesque qui a accompagné le « passage de la ligne », puisqu'il faut bien supposer que Jeanne en a fait partie et a eu sa part de douches.

« Voici enfin le jour tant désiré par les matelots arrivé. Dès la veille, on a reçu la plus ridicule de toutes les lettres écrites par le Bonhomme Tropicque au capitaine du navire, pour l'avertir de se conformer aux us et coutumes de la marine et par conséquent de ne pas faire passer la Ligne aux profanes sans en avoir été rendus dignes par le sacré baptême, qu'y ayant plusieurs officiers dans l'état-major qui ne sont point encore initiés, il faut qu'ils s'y préparent, etc. Signé : le père Tropicque, gendre du Bonhomme La Ligne.

En conséquence, grands préparatifs dès le matin dans les hunes où tous les mousses sont montés avec le maître d'équipage et quelques autres affidés pour préparer la mascarade. Intérim, on range sur le gaillard d'arrière tous les récipiendaires, car il y en avait pas moins de 30 à 40 sur deux files, ceux de l'état-major à tribord et ceux du reste de l'équipage à bâbord, les uns et les autres amarrés par les deux pouces avec une ligne qui va d'un bout de gaillard à l'autre.

La revue passée pour voir si personne ne se soustrait à la cérémonie, on voit le Père La Ligne descendre des hunes avec tous ses acolytes. Imaginez-vous une mascarade de diables. Tous les mousses nus comme la main, mais enduits d'huile et de noir de fumée ou de goudron depuis les pieds jusqu'à la tête, avec des plumes de volaille collées sur tout le corps. Tous les grands masques couverts de peaux de mouton, couronnés de cornes, armés de queues et de griffes, les uns marchant à quatre pattes, les autres dansant comme des ours, les mousses sautant comme des singes d'un échelon des haubans à l'autre, d'autres saisis de mouvements convulsifs, et tous hennissant, grognant, miaulant, aboyant, sous l'accompagnement de vingt cornes à bouquin et de toute la batterie de cuisine. Après plusieurs parades, le Bonhomme La Ligne, remarquable par une tiare de cornes à trois étages et un attirail plus ridicule que les autres, va s'asseoir sur un trône qui lui est préparé, et son chancelier tient à la main une pancarte de formulaire qu'il faut aller les uns après les autres prononcer, portant sommairement que vous promettez de faire pratiquer aux autres ce qui vous sera fait à vous-même, que vous ne baiserez jamais la femme d'aucun marin ni matelot absent, etc. A cet article, je ne pus m'empêcher de regarder les cornes des masques et d'éclater

de rire... Il restait à mettre notre offrande dans le bassin que tenait l'autre assistant mais nous étions convenus que, sans frustrer les droits buena mano, nous ne nous exécuterions qu'après être bien et dûment baptisés, car nous ne voulions point décliner le lavabo et nous nous étions préparés pour cela. On fit seulement défendre par-dessous main les polissonneries grossières réservées aux matelots, de sorte que nous fûmes tous très bien arrosés, d'abord par les préposés à cette cérémonie, ensuite par nous-mêmes, ne cessant les uns et les autres de nous jeter de l'eau à plein seaux sans que personne en fut exempt. Pour le commun des martyrs, tous furent assis sur une baille pleine d'eau, un aviron passé par-dessous les fesses que l'on retirait sitôt le formulaire juré, de sorte que le récipiendaire était submergé dans la baille, retenu même de force par des bras vigoureux jusqu'à ce que, sous prétexte de le relever, on l'eût bien barbouillé de noir à fumée. La scène était au pied de la chaloupe que l'on avait remplie d'eau de mer d'où quinze à vingt hommes qui étaient dedans la faisaient pleuvoir à pleins seaux, et sur le baptisé, et sur les baptisants. Après cela, les mousses d'être fouettés sur le gaillard d'avant, et tous les seillots de courir jusqu'à ce que force bosses et contusions, données et reçues dans cet aimable exercice, en eussent lassé les acteurs. Succédèrent finalement force réjouissances nocturnes, force libations bacchiques en l'honneur et aux dépens des néophytes. Croirait-on qu'une aussi maussade cérémonie ait été généralement adoptée par toutes les nations, que jamais aucun navire n'ait fait faute de la pratiquer. Il y a plus, c'est que si le navire lui-même n'a jamais passé la ligne, il faut que le capitaine paye pour lui. »

Nous supposons que « le domestique » de M. Commerson n'a pas fait partie du « commun des martyrs » et que comme les privilégiés, « elle » a pu éviter « les polissonneries grossières réservées aux matelots ». Mais quelle part prit-elle aux « réjouissances nocturnes » et aux « libations bacchiques » ?

D. MARGOTTAT (27 février 2020)